



HAL
open science

Jerome Charyn ou la mythologie de la vérité

Sophie Vallas

► **To cite this version:**

Sophie Vallas. Jerome Charyn ou la mythologie de la vérité. Lire. Magazine Littéraire, 2022, pp.84-87.
hal-03948866

HAL Id: hal-03948866

<https://amu.hal.science/hal-03948866>

Submitted on 1 Feb 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Jerome Charyn, ou la mythologie de la vérité

L'autofiction permet de raconter son histoire sans se cacher de la retoucher, afin de mieux dire sa vérité intime. L'écrivain américain, d'origine, par ses parents, polonaise et biélorusse, a sublimé son histoire familiale dans ses romans noirs.

Par Sophie Vallas



Jerome Charyn est l'auteur d'une cinquantaine d'ouvrages (polars, BD, essais...).

Jerome Charyn a souvent déclaré son amour inconditionnel pour Isaac Babel. Dans l'essai qu'il lui a consacré, *Sténo sauvage* (2005), il déchiffre les mille vies que ce petit homme au visage banal s'est fabriquées, les masques qu'il a portés, les identités qu'il s'est forgées jusqu'à ce que Staline le fasse secrètement exécuter et que l'écrivain disparaisse ainsi aux yeux du monde, laissant derrière lui une stupéfiante mythologie. Fasciné par cet autofictionnaliste compulsif, Charyn, né en 1937 d'une mère biélorusse et d'un père polonais, a, lui aussi, beaucoup joué avec ses données personnelles, publiant à ses débuts une notice fantasque dans un très sérieux dictionnaire autobiographique et deux romans revisitant sa vie avec humour : dans *Poisson-chat* (1980), on le voit, enfant puis apprenti écrivain, dans son quartier du Bronx, puisant son inspiration dans le passé européen de ses étranges géniteurs ; dans *Le Nez de Pinocchio* (1983), on retrouve un certain Jerome Copernicus Charyn que les aventures font voyager dans le temps et transforment en un pantin de bois devenu mascotte de Mussolini dans l'Italie fasciste.

UNE ENFANCE ET ADOLESCENCE DANS LE BRONX

Ces premiers textes révèlent déjà au lecteur le goût de Charyn pour cette histoire européenne de la première partie du xx^e siècle que ses parents, juifs et sans le sou, ont fuie dans les années 1920, une époque qu'il s'approprie et dont il fait la toile de fond de nombre de ses écrits : la montée au pouvoir du totalitarisme et l'antisémitisme qui poussent tant de Juifs d'Europe centrale à immigrer vers ce New York moderne qu'ils vont contribuer à bâtir – Charyn va d'ailleurs raconter l'histoire de cette ville, de sa ville, dans *Metropolis* (1986), un ouvrage

LOUIS MONIE/BRIDGEMAN IMAGES

à la fois remarquablement documenté et puissamment personnel. Mais c'est surtout à la mort de ses parents que son écriture autofictionnelle prend toute sa mesure : invité par Gallimard à entrer dans la collection « Haute Enfance », Charyn publie *La Belle Ténébreuse de Biélorussie* en 1997, puis, dans la foulée, *Le Cygne noir* (2000) et *Bronx Boy* (2004), l'ensemble retraçant son enfance et son adolescence dans son Bronx natal et faisant la part belle à sa mère, Fanny Paley, et à son frère aîné, Harvey.

Apparemment autobiographique, cette trilogie est, en fait, résolument, jubilatoirement autofictionnelle, Charyn conservant le décor très réaliste du Bronx des années 1940 et 1950 mais réécrivant l'histoire familiale sur un mode épique. Dans nombre d'entretiens, il a expliqué le moteur de son entreprise : à ses parents, qui ne sont jamais parvenus à maîtriser l'anglais, qui n'ont jamais pris le train du rêve américain, qui sont restés dans leur ghetto juif, il voulait offrir la vie qu'ils n'avaient pas connue et qu'ils méritaient pourtant. Son écriture allait ainsi les mythifier, à commencer par cette mère qu'il adorait, Fanny, dite Faigele, au cœur de la saga.

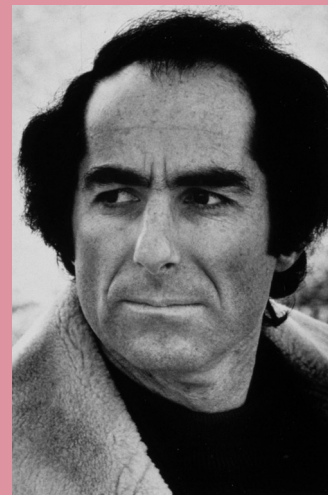
LA MÈRE, IRRÉSISTIBLE FEMME FATALE

Simple brunette sur les photos sépia qu'il a d'elle, Fanny devient, sous la plume de son fils, la belle ténébreuse qui subjugue tout un quartier. Épouse fatiguée d'un homme instable dans la vraie vie, elle se métamorphose sur la page en une beauté fatale qui fait tourner les têtes. Jadis femme de ménage dans des hôtels minables, la voici croupière de luxe dans des cercles de poker clandestins du Bronx en temps de guerre puis au Cygne noir, un casino prisé de la belle société new-yorkaise dont elle devient le symbole : hommes politiques véreux, gangsters gominés,

mafeux tirés à quatre épingles se pressent à la table de Faigele, et tous se pâment devant elle, qui distribue les cartes d'une main nonchalante, la cigarette aux lèvres, la moue dédaigneuse, « les yeux luisant de la fièvre du champagne ». Exit l'anglais heurté que cette immigrée babillait avec peine – son fils fait de sa langue hésitante un chant mélodieux, de son accent russe un irrésistible élixir d'amour. « Les anges seraient jaloux d'une telle créature », murmure l'un de ses soupirants tandis que les autres virevoltent autour d'elle et s'éliminent les uns les autres, prêts à tout pour l'approcher dans « son renard argenté, sa robe écarlate, ses chaussures violettes ».

Plus encore que les cadeaux somptueux dont la couvrent ses prétendants, c'est le regard amoureux de son deuxième fils qui sublime Faigele. Au début de sa trilogie, en 1942, Charyn se dépeint en gamin illettré dans un Bronx aux écoles fermées par la guerre qui grandit auprès de sa mère, premier observateur enamouré de sa transfiguration. « Nous allions par les rues, l'enfant prodige en culottes courtes et sa mère, d'une beauté si insolente que cessait tout commerce » : ainsi s'ouvre son récit, sur sa petite silhouette gonflée de fierté devant le succès de Faigele dont il jouit bien davantage qu'elle. La voix narrative, adulte et rétrospective, épouse néanmoins le point de vue de l'enfant, provoquant de savoureux décalages. Le complexe d'Œdipe est ainsi affiché, revendiqué : « Bébé Charyn » (son surnom) n'a d'yeux que pour sa mère, l'habille et maquille ses yeux lorsqu'elle a du vague à l'âme, s'entiche de chacun de ses amants qu'il ne cesse de fantasmer comme autant de pères de substitution. Car, bien sûr, pour préserver son tête-à-tête avec Faigele, Charyn évacue presque son père, Sam, un homme dépressif, en échec, singulièrement violent avec lui. Il y est dépeint comme un

À ses parents, qui ne sont jamais parvenus à maîtriser l'anglais, qui n'ont jamais pris le train du rêve américain, qui sont restés dans leur ghetto juif, il voulait offrir la vie qu'ils n'avaient pas connue et qu'ils méritaient pourtant



PHILIP ROTH : CE PLAISIR DE « FAIRE SEMBLANT »

Si la théorie de l'autofiction n'a pas fait recette aux États-Unis, sa pratique a séduit certains des plus grands auteurs. Citons Philip Roth, qui a développé un double fictionnel, Nathan Zuckerman, tout au long de sa vie, et qui revendiquait ce plaisir de « faire semblant », de « jouer un personnage » en utilisant et en subvertissant le matériau de sa biographie. En 2004, il propose également une magistrale réécriture à la fois de l'histoire nationale et de celle de sa famille dans *Le Complot contre l'Amérique*, version uchronique des années 1940 dans laquelle les États-Unis, gouvernés par l'aviateur Charles Lindbergh, pactisent avec l'Allemagne nazie. Philip Roth revisite ainsi son enfance (né en 1933, il avait 7 ans à l'époque qui ouvre le roman) et imagine la vie de sa famille (et singulièrement celle de ses parents, que son écriture a souvent mis en scène) confrontée à la montée d'un antisémitisme qui enflamme le pays. Si les événements politiques sont imaginaires, l'intrigue repose sur la reconstruction rigoureuse tant du contexte historique que de la geste familiale, ce qui permet à l'auteur de brouiller à loisir les frontières entre réalité et fiction autour du destin des Roth, qui auront été au centre d'une large partie de son œuvre.

S. V.

être faible et geignard qui reste dans l'ombre de son épouse, écrasé par ses rivaux : « Ce pauvre [...] Sam, qui n'était jamais parvenu à s'emparer de la belle ténébreuse, ni de son éclat », écrit le narrateur avec mépris. Exit aussi le frère aîné, Harvey, plus beau, plus fort et charismatique, pourtant idolâtré mais impitoyablement exilé au fin fond de l'Arizona et rapatrié uniquement pour quelques scènes épiques dans lesquelles Faigele et lui s'affrontent sans relâche. Quant au dernier rejeton de la famille, Marve, il est quantité négligeable – « Il n'est jamais parvenu à entrer dans ma mythologie », expliquera simplement Charyn dans un entretien. L'autofiction, chez lui, exige en effet une sélection familiale intransigeante, une taille radicale de l'arbre généalogique : c'est avec Faigele que Bébé Charyn, version livresque de l'auteur, découvre la vie, la musique du langage, la lecture (ils apprennent à lire ensemble dans *Bambi*), c'est elle qui en fait un observateur et un écrivain, et la trilogie est l'ode amoureuse qui lui rend hommage.

LE FRÈRE, DEVENU « ANGE ASSASSIN ET TRISTE »

Si Harvey reste en arrière-plan de cette saga autofictionnelle, il rayonne, en revanche, au cœur de *Zyeux-Bleus*, le premier roman noir publié par Charyn en 1974 et son premier succès. Devenu inspecteur de police, ce spécialiste de la mafia new-yorkaise a non seulement introduit son petit frère admiratif dans le monde du crime que *Zyeux-Bleus*, d'emblée, explore et magnifie,

L'écrivain « est un gangster » qui doit se forger son propre langage et ses propres lois, « bousculer la culture établie », « saboter la forme, la pousser jusqu'à ses extrêmes limites »

mais sa personnalité à la fois taciturne et magnétique, son expertise respectée et son ensorcelante mélancolie ont également largement contribué à façonner les deux héros principaux de ce qui allait devenir une saga culte en douze volumes : Manfred Coen, jeune flic solaire et désenchanté, semble incarner Harvey que Charyn a plusieurs fois évoqué comme « un ange assassin et triste », tandis qu'Isaac Sidel, son sombre et subjuguant patron, autorise Charyn à explorer le côté obscur de son frère, brisé tant il a « vu l'absolue brutalité de la vie ». L'univers noir que Harvey a révélé à Charyn offre aussi à ce dernier la possibilité d'explorer la figure du hors-la-loi, du gangster, qui le fascine depuis son enfance en partie passée devant les films noirs de l'époque : immigrés italiens, irlandais, juifs d'Europe centrale (comme Meyer Lansky, que Faigele fréquente dans la trilogie), les figures de la pègre contournent la loi pour se tailler une place dans la grande ville. Charyn voit en eux une métaphore de l'écrivain qui, à ses yeux, « est un gangster », explique-t-il souvent, qui doit se forger son propre langage et ses propres lois, « bousculer la culture établie », « saboter la forme, la pousser jusqu'à ses extrêmes limites ». Dans l'univers noir de Charyn, le flic et le gangster ne font le plus souvent qu'un : ils possèdent le même charme vénéneux, ne cessent de

SIRI HUSTVEDT ET PAUL AUSTER : UN PERSONNAGE POUR DEUX

Dans *Cité de verre*, son premier roman (1984), Paul Auster crée un personnage qui porte son nom : écrivain installé, comme lui, à Brooklyn, il est marié à une certaine « Iris » (anagramme du prénom de l'épouse d'Auster, l'écrivaine Siri Hustvedt) et a un fils, Daniel, reflet de celui de l'auteur. Plus qu'un simple clin d'œil, ce Paul Auster se trouve impliqué dans l'intrigue mêlant enquête policière, identité, littérature, pseudonymie et imposture. Auster et Hustvedt joueront pendant plusieurs années la partition de l'autofiction à quatre mains, chacun faisant plus ou moins ouvertement référence dans ses textes aux ouvrages de l'autre, et iront jusqu'à partager un personnage (Iris, dans *Les Yeux bandés* de Hustvedt et dans *Léviathan* d'Auster). **S. V.**



danser sur la frontière qui sépare la loi du crime, développent des reflets gémellaires, et son écriture, à la fois rapide et graphique, syncopée et lyrique, les sublime au cœur de cet écrin urbain qu'est New York. Charyn, qui n'a cessé de croquer son frère çà et là (dans une nouvelle de jeunesse, dans ses premiers romans...), trouve donc, avec le roman noir, l'occasion d'en faire un portrait fouillé qui lui permet, enfin, de s'identifier à lui : le petit frère éperdu d'amour pour son aîné lui offre ainsi la postérité littéraire tout en donnant naissance à sa propre voix noire, ambiguë et envoûtante. ♦

BIOGRAPHIE

Spécialiste de littérature contemporaine des États-Unis, **SOPHIE VALLAS** enseigne à l'université d'Aix-Marseille. Autrice d'une thèse sur Paul Auster, elle a publié un ouvrage sur l'autofiction chez Jerome Charyn et vient de rassembler un volume d'essais sur Daniel Mendelsohn. Elle a également publié sur des auteurs tels que Chester Himes, J.D. Salinger, Jim Harrison, Colum McCann ou Don DeLillo.